



présente

Mon père

Une nouvelle inédite

de Alain BRON

pour

Le Chemin d'arts in situ

Au fil de l'Aunette 2014

© Alain BRON 2014

Pour contacter Alain BRON :
<http://alainbron.ublog.com/>

Mon père

J'adore le petit matin.

Tout est d'un calme liquide.

Le silence matinal n'a rien de menaçant. Inutile de se retourner constamment et de s'abriter dans les encoignures, le cœur battant. Cependant, je l'avoue sans vantardise, je ne crains pas les loubards du quartier. De toute façon, au petit matin, les loubards dorment. Ils sont repus de mal. Au petit matin, à l'heure où je retrouve le monde que j'aime, la lumière semble toujours verte. Je traverse les passages bordés de détritrus. Boîtes de conserves, bouts de plastic, cailloux même pas brillants. De temps en temps, je me cache. Comme ça, juste pour rire. Histoire de faire peur à d'éventuels poursuivants. De leur faire de gros yeux en montrant les dents. Mais à l'aube naissante, il ne viendrait à l'idée de personne de se hasarder hors de son trou. Tout le monde dort quand moi je rentre, sans me presser, à l'allure du juste.

Le juste. Drôle d'expression pour un fils de ... souteneur. Avec mes nombreux frères et sœurs, j'ai longtemps nié cet état de fait. Pour survivre, j'ai simplement obéi à la loi du milieu. Bien que mon père ne m'ait pas élevé, il m'a reconnu. Démarche exceptionnelle pour les types de son genre. Autodidacte, jargonnant, mon père ne boit que de l'eau. Mais dans sa grandeur affichée, il a toujours tenu à m'initier, me conseiller, me guider. Pour l'aspect vestimentaire, il m'a légué son penchant pour les couleurs et la brillance. On ne se refait pas. Pour la culture, il m'a initié aux plus grands poètes et mon goût pour les vers ne se dément pas. Pour la morale, il m'a bassiné dès le plus jeune âge, et j'en garde forcément des traces. Son principe, maintes fois réitéré, est d'observer la plus grande discrétion, à vrai dire la seule échappatoire. Ainsi mon père m'a-t-il inculqué le goût pour la frugalité, l'art de la circonspection, le sens de la convenance. Ne pas se mouiller avec ceux qui détiennent le pouvoir, se montrer généreux avec les faibles, éviter les fâcheux, les répugnants, les toxiques. Pas de vagues. Voilà les règles de base. Au-delà, la prudence est reine. Toujours vérifier les endroits de tractations, toujours recouper les informations, toujours se mettre en retrait lors des luttes de clans. « Tu as des yeux. Lorgne en permanence qui, où, quoi, comment », c'est le conseil sans cesse ressassé depuis ma naissance par mon bougre de père. Je dois reconnaître que cette méfiance distinctive a su lui profiter. Dans le métier, il doit son extraordinaire longévité au fait de se tenir sur le qui vive sans montrer la moindre crainte. Dans la vie, il doit sa magnificence princière à sa façon d'évoluer dans les méandres des conflits sans se laisser salir.

En revanche, pour la tempérance et l'abstinence, vous repasserez. Monsieur mon père ne m'a pas appris le réfrènement devant ce qu'il faut bien nommer la femelle. J'ai vite découvert les plaisirs des attouchements et la délicieuse sensation de plaire. D'aucuns en appellent au libertinage comme seconde nature, moi j'en ai fait ma nature principale. Je n'hésite pas entre la délectation et la morale d'intérêt. Toutes les nuits, je célèbre la jouissance sans frein et cette jouissance devient l'acte par excellence de ma conscience libre.

Oui, j'aime ces fêtes qui me donnent l'occasion de mettre en valeur mes tactiques de séduction. C'est un moment de vérité où je peux m'adonner sans détour et presque sans obstacles à ma passion : découvrir l'autre féminin et découvrir par là-même mon autre féminin. Car la féminité règne dans ce royaume; autour d'elle flotte la promesse du plaisir. Ainsi, quand une partenaire proteste tendrement, je

sais déchiffrer son impatience charnelle. Imperceptible clin d'œil, ondulation du corps. Je sais que son désir peut s'évader dans un univers où ses vœux peuvent être exaucés sans trop de résistance. Un univers que je crée et recrée sans cesse dans la transgression de l'interdit, car je sais aussi que l'ennui suit de très près le plaisir. Les sensations trop souvent renouvelées ne causant plus de surprise, j'évite autant que faire se peut la lassitude.

Mon discours peut paraître bien présomptueux. Pourtant la réalité me convoque quotidiennement, et m'impose – plus souvent qu'elle ne me donne le choix – la variété et le risque. Ne m'arrive-t-il pas, en pleins ébats, de tomber sur des protecteurs très forts et très jaloux et de me faire courser dans les bas-fonds ? Ne dois-je pas ma vie à une capacité pour très vite détalier ? Malgré ces accidents de parcours grotesques, le plaisir me semble indéfiniment renouvelable et, comme je coule une vie douce, rien ne peut m'évoquer la faiblesse et la mort.

J'assume, donc. Au fond, je revendique le plaisir doublé de la fierté d'inonder de sperme mes compagnes d'un jour.

Au petit jour, je rentre chez moi certes un peu vaseux, mais heureux. La grisaille quotidienne s'éveille. Les mères traînent leur marmaille chez la nourrice puis vont au travail d'une allure décidée. Les costauds s'occupent des détritiques, d'autres démarrent la journée en trombe en se payant le luxe de queues de poissons dans le trafic. Sur le cours, affluent en masse des adeptes bouffis de certitude. Ils suivent le même rituel tous les jours. D'abord ils se mettent au courant les uns les autres et attendent le moment propice, puis ils se précipitent dans le temple du profit. Ils appellent ça « la bourse ». C'est une sorte cirque baigné d'une lueur glauque où, en permanence, sont proposées des valeurs. Des devises, flottantes ou non. Des capitaux, en liquide ou non. L'espoir caressé par tous est d'en tirer profit. Ces spéculateurs, mon père les appelle les « jobards en habits noirs ». Il soutient que seul l'appât du gain peut les rendre imbéciles au point de se faire empapaouter en toute bonne foi. Et surtout quand les cours de la bourse plongent. « Gaffe ! Ne mords jamais à ce qui te paraît facile » m'a-t-il souvent rabâché. J'ai toujours obéi par respect et par instinct. Cependant j'envie la gourmandise de ces carnassiers. Ils ont quelque chose de noble dans leur acharnement au pouvoir et dans leur course aux privilèges. Leur façon de se jeter sur le menu fretin puis de monter tout droit, comme aimantés vers le ciel, a quelque chose de fascinant. En s'élevant, ils se tortillent, comme fous de joie. Mon père prétend qu'on ne les revoit plus. Ils sortent littéralement de la bourse pour ne jamais revenir. Mon père appelle ça des bulles boursières, un concours de cupidité autorisé par la loi.

Mais mon père, qui m'a si bien appris à nager entre deux eaux, voit le mal partout. Pourtant, foi de barbeau, je suis vraiment tenté de goûter ce chènevis alléchant qui pleut à la bourse et de savourer ces merveilleux vers de terre bien roses et bien dodus.

Peut-être, le ferais-je un jour. Quand les poissons femelles cesseront d'exercer leur attraction ou quand, harassé de coups de nageoires, je choisirai la facilité. Cette facilité que mon père a toujours refusée.

Alain BRON